

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 11

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un cheminot remarqué la veille dans les parages est recherché, mais on pense que le sinistre est dû à une imprudence des victimes ».

Il dut relire vingt fois ces lignes. Elles dansaient devant ses yeux. Libre ! Libre, il était donc libre, puisque Pierre Guiraud était mort, puisqu'il n'y avait pas eu d'assassinat. Et Pierre Guéraud allait pouvoir vivre ! Il se dressa et se retrouva dans la rue. Il n'entendit même pas le cri du coiffeur : « Eh ! mon journal . . . ». Il courut comme un fou vers le port. Mais cette course n'était pas semblable à celle de sa fuite nocturne dans le bois hanté de flammes. Maintenant, la joie l'étouffait, il dut s'arrêter plusieurs fois, s'appuyer à un mur, tant la joie lui gonflait le cœur. Il s'arrêtait à bout de souffle, mais une image le relançait plus loin : « Georges . . . ». Comment se retrouver dans ces enfilades de docks semblables et monotones ? Pourtant, cette grue, cette affiche, il les reconnaissait . . . C'était ici, mais nulle péniche n'était à quai. Il vit enfin quelques manœuvres occupés plus loin. « Avez-vous vu l'Ondin ? Une péniche, elle était ici cette nuit . . . ». Il dut répéter plusieurs fois sa question. On le regardait curieusement. Enfin, une voix répondit : « L'Ondin ? Attendez . . . Oui, je me souviens, je l'ai vu partir ce matin au petit jour. Il remontait . . . ».

Pierre sentit sa tête tourner. Trop tard ! Mais non, ce n'était pas possible. Il reprit sa course folle vers la ville. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait : un taxi. Il mit une poignée de billets dans la main du chauffeur et ordonna : « Vite ! Remontez les bords de la Seine vers Paris. Suivez le fleuve au plus près. Vous pouvez rattraper une péniche n'est-ce pas ? Elle a peut-être quatre heures d'avance. Vite, vite, je vous paierai ce qu'il faudra . . . ».

Le chauffeur était éberlué mais, quand il eut pris le temps de compter ses billets, il se décida : « D'accord, pour ce prix-là je vous mène jusqu'à Paris s'il le faut . . . » et il démarra joyeusement. Pierre avait déjà la tête à la portière, tendu vers le fleuve.

Ils dépassèrent de nombreuses péniches dont aucune n'était l'Ondin. Le chauffeur s'était pris au jeu et s'écriait à chaque instant : « En voilà une ! en voilà une ! . . . » C'était à chaque fois une fausse joie. Ils cahotaient sur des routes secondaires afin de longer la Seine au plus près. S'ils s'en écartaient c'était pour dominer le fleuve sur une longue étendue. Pierre songeait : « Si je le dépasse, je reviendrai, je reviendrai à pied s'il le faut, je passerai ma vie à longer le fleuve. Je le retrouverai . . . ».

Enfin, du haut d'une colline, il vit à quelque cent mètres en contrebas la péniche. Ce n'était même pas la peine de lire son nom sur la coque. C'était elle ; les hublots, les géraniums et, sur le pont, un garçon torse nu . . .

Alors Pierre jeta ses derniers billets au chauffeur, sauta hors du taxi et dévala en courant la prairie vers le fleuve.

Chronique des Livres

L'actualité littéraire nous propose cette fois une promenade à travers le monde. Suivons donc le guide, — ce guide discret, fuyant et souvent trompeur, — qui m'indique les livres dont je peux vous parler. Et tentons

de noter les différences et les nuances dans la façon de nous voir sous tel climat ou tel autre.

Je commence par l'Angleterre, et suis bien déçu par ce début. Je ne comprendrai jamais pourquoi on m'a signalé, — ce « on » sous-entend Messieurs-les-Critiques en général, ainsi que l'opinion publique, — le nouveau livre d'Angus Wilson : « Saturnales » (1), traduction Claude Elsen, comme pouvant présenter quelque intérêt dans une étude de la littérature à tendance homosexuelle. On a confondu, sans doute, avec un ouvrage précédent du même auteur : « Les 40 ans de Mrs. Eliott », dont je vous ai parlé en son temps, lequel présentait un personnage d'homosexualité évidente mais peu sympathique. La critique professionnelle a une fâcheuse tendance à cataloguer les auteurs une fois pour toutes, « on » a lu « les 40 ans de Mrs. Eliot », « on » a dit : Angus Wilson a créé ce personnage, donc Angus Wilson doit toujours traiter du même sujet. Et les lecteurs intéressés par ces questions se précipitent de bonne foi sur le nouveau livre d'Angus Wilson ! Ils seront déçus par celui-ci. C'est un recueil de nouvelles, ces nouvelles ont fait, nous dit le présentateur, la gloire d'Angus Wilson en Angleterre. De courtes scènes de la vie contemporaine, des scènes tristes et même sordides, nous montrent des personnages falots, pitoyables ou répugnants, dont aucun n'est vraiment sympathique. Et les homosexuels dans tout cela ? Nulle trace, ou presque. Je note bien dans : « Le mauvais côté » une allusion à un couple de filles et à un pianiste pédéraste ; dans : « Un peu déboussolé » le portrait d'un gigolo détraqué qui se fait entretenir autant par les hommes que par les femmes. Et c'est tout ! Le reste du livre ne contient que médiocres arrivistes, souteneurs, ratés et personnages creux. C'est bien aimable de ne vous avoir fait qu'une si petite place dans cette série de tarés ! J'ajoute que cette façon de traiter des situations souvent cruelles dans un style qui se veut léger, d'un snobisme superficiel, laisse une impression particulièrement déprimante.

Alors, pourquoi perdre une page à nous parler de ce livre ? me direz-vous. C'est que le rôle du critique ne me semble pas être seulement de vous rendre compte des livres à conseiller, mais aussi de vous déconseiller ceux qui jouissent d'une réputation usurpée, ceux qui vous feraient perdre plus de temps si vous les lisiez, que vous n'en perdez en lisant cette page.

Passons en Italie, si l'on peut nommer italien son écrivain le plus cosmopolite : Malaparte. Un livre posthume, suite de notes et de thèses incomplètes vient d'être traduit en français par Elsa Bonan sous le titre : « Il y a quelque chose de pourri » (2). On connaît Curzio Malaparte, son talent et ses défauts, on l'aime ou on le déteste, — le plus souvent, on le déteste ! — mais, enfin, il serait injuste de lui dénier l'intelligence, un style qui entraîne malgré soi, et une grande force de persuasion. Après cet effort d'impartialité, je suis plus libre pour parler des défauts qui, d'ailleurs, crèvent les yeux. Un évident cabotinage, typiquement italien (et que l'on trouve aussi chez Caccioli), le goût du mauvais-goût, un manque de cœur pénible que cache mal une plus pénible sensiblerie, un sadisme qui relève de la psychiatrie, et une passion enfantine pour les paradoxes les plus insoutenables. « Il y a quelque chose de pourri »

contient ces qualités et, surtout, ces défauts à un degré extrême. Les deux tiers de l'ouvrage mêlent des souvenirs de guerre aux impressions qu'il a ressenties au chevet de sa mère mourante. Le titre de cette partie est : « Une mère pourrie », vous voyez le goût ! « Mère pourrie » désigne dans son esprit l'Europe agonisante d'après-guerre, mais enfin le rapprochement est d'une délicatesse... douteuse. Puis viennent, comme cheveux sur la soupe, quelques considérations sur l'homosexualité en Europe après la Libération et, dans une deuxième partie du livre modestement intitulée : « Lettre à la jeunesse d'Europe », une virulente attaque contre les homosexuels et un parallèle surprenant entre l'homophilie et le marxisme. Je dois reconnaître qu'il faut avoir un solide bon-sens pour ne pas se laisser séduire par ces idées, et pour garder la certitude qu'il s'agit bien là d'une énorme plaisanterie. Le livre s'achève par un essai : « Sexe et liberté », qui constitue une agréable, passionnante, et... invraisemblable étude sur l'homosexualité aux points de vue historique, social et biologique. L'anti-Corydon, en somme ! C'est partial (dans le sens dénigrement), faux et mal informé (médecins et sociologues pourront sourire) mais si plein de feu et de conviction qu'un lecteur moyen en sera ébranlé.

Voici un passage qui montrera avec quelle... imagination Malaparte traite ces problèmes sérieux : « Les jeunes gens modernes sont-ils plus corrompus par l'homosexualité que les jeunes des générations précédentes ?... Il est certain que les générations qui avaient 20 ans en 1900 ou en 1920 étaient, sexuellement parlant, plus saines, plus normales que les générations actuelles. En 1900, l'homosexualité était circonscrite aux homosexuels, en 1920 elle était devenue une attitude, une mode. En 1950 elle apparaît comme un esprit de révolte, comme une affirmation de vie non de négation, en somme comme une exigence morale... En somme, l'État moderne, tyrannique, totalitaire, la tyrannie sous tous ses aspects a engendré l'homosexualité. Il s'agit de considérer l'homosexualité comme une réaction instinctive contre la tyrannie... ».

Cette thèse est curieuse, séduisante et plausible, mais elle diminue le problème et le ramène à des proportions étroites. Ce qu'il est amusant d'observer, — Hélas ! Malaparte est mort et ne pourrait plus rugir si ces lignes lui étaient rapportées ! —, c'est la constance qu'il a mise à étudier les homosexuels, cette race qu'il déteste, qu'il insulte, qu'il traite de vicieuse et de tarée, à en parler dans tous ses livres, à s'acharner contre eux... au point de passer pour un spécialiste de ces questions ! Il n'est pas croyable qu'un homme si intelligent ne se soit pas rendu compte de l'étrangeté d'une si constante attirance exercée sur lui par ces « fruits vénéneux », ainsi qu'il nous nomme.

Lisez ce livre si vous avez l'esprit assez bien meublé pour n'attacher pas plus d'importance qu'ils n'en méritent à d'aussi passionnants sophismes.

R.G.D.

1) Editions Stock, Paris, 1960

2) Editions Denoel, Paris, 1960